Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

23 | 2012
Le doute

Avant-propos. Les vies du doute, de Descartes à Abélard

Véronique Dominguez

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questes/875>

DOI : 10.4000/questes.875

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 2012

Pagination : 1-7

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Véronique Dominguez, « Avant-propos. Les vies du doute, de Descartes à Abélard », *Questes* [En ligne], 23 | 2012, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questes/875> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questes.875>

Avant-propos

Les vies du doute, de Descartes à Abélard

Véronique DOMINGUEZ
(Professeur, Université de Nantes)

Moderne, le doute ? Que cette notion soit étrangère au Moyen Âge, période d'une foi qui serait certitude, et qu'il ait fallu attendre, après le scepticisme antique, Montaigne et Descartes pour vivre sous la loi du « Que sais-je ? »¹, puis pour affronter la noirceur de l'« eau profonde »² du doute, apparaît parfois comme une évidence. Pourtant, si le doute est indissociable de la fondation de l'esprit scientifique européen, la négation de l'existence d'un doute médiéval ne va pas de soi. Et c'est le mérite de ce nouveau numéro de *Questes* que de mettre au jour non seulement l'existence mais encore la vitalité du doute au Moyen Âge. Entre stratégies éditoriales complexes et réflexions nuancées sur les représentations du miracle ou de la foi, les contributions réunies dans le volume illustrent une variété de formes et de fonctionnements de cette notion à l'époque

---

¹ « Je la porte à la devise d'une balance » : dans l'« Apologie de Raymond Sebond » (in *Essais*, Pierre VILLEY (éd.), PUF, « Quadrige », 1988, II, 12, p. 527), Montaigne rappelle cette phrase, gravée sur une médaille en 1576. Sur l'inscription de maîtres mots du scepticisme antique au plafond de la tour où les *Essais* furent composés, voir Alain LEGROS, *Essais sur poutres. Inscriptions et peintures de la tour de Montaigne, berceau des Essais*, Paris, Klincksieck, 2003, et notamment les inscriptions 38, « Solum Certum Nihil esse Certi et Homine Nihil Miserius aut Superbius », sur une solive de la troisième travée (p. 386-388), ou 51, « Judicio Alternante », sur une poutre maîtresse (p. 416-418), exégèses françaises de Plinie l'Ancien ou des *Hypotyposes Pyrrhoniennes* de Sextus Empiricus.

² « La Méditation que je fis hier m'a rempli l'esprit de *tant de doutes*, qu'il n'est plus désormais en ma puissance de les oublier. Et cependant je ne vois pas de quelle façon je les pourrais résoudre ; et *comme si tout à coup j'étais tombé dans une eau très profonde*, je suis tellement surpris, que je ne puis ni assurer mes pieds dans le fond, ni nager pour me soutenir au-dessus » (René DESCARTES, *Méditations métaphysiques* « Méditation seconde », in *Descartes : Œuvres Philosophiques*, Ferdinand ALQUIÉ (éd.), Paris, Bordas, « Classiques Garnier », 1963-1973, t. II (1638-1642), p. 414. Nous soulignons).

médiévale, qui conduit à réexaminer sa définition comme seul support de l'élaboration des sciences.

L'établissement de la connaissance doit-elle être considérée comme le seul horizon possible du doute ? La définition du doute comme socle de la découverte d'un « moi pensant », lequel est la condition de possibilité de toute métaphysique³ et, partant, de tout savoir⁴, lui donne certes noblesse et légitimité. Cependant, à l'instar du Descartes des *Méditations* et des *Principes de la Philosophie*, douter, de soi comme du monde, c'est se fixer pour but de dépasser le doute, et de dissiper ce qui pèse sur son objectif même : une certitude, qui l'annule et l'oublie⁵. Dans cette perspective, le doute n'existe que pour être mieux surmonté ; notion éphémère, instrumentalisée pour le triomphe d'une autre, fût-elle effrayante, rassurante, ou simplement résignée. Pris dans de telles stratégies, le doute appelle donc sa propre fin, sous la forme d'une alternative sans recours – l'être ou ne pas être de soi, de Dieu, et du monde.

Mais est-ce la seule façon de considérer le doute ? Ne peut-il recevoir une définition comme processus, et devenir sa propre raison d'être ? Moins que les mouvements de pensée qui font du doute un instrument, ce sont alors les individus choisissant le doute ou traversés par lui qui dessinent les contours de la notion. De l'âge classique au XII^e siècle,

---

³ « Vous existez, et vous savez que vous existez, et vous le savez parce que vous doutez » (René DESCARTES, *La Recherche de la Vérité*, in *Descartes : Œuvres Philosophiques*, éd. cit., t. II, p. 1123).

⁴ Le lien entre le *cogito* – « je suis une chose qui pense, c'est-à-dire qui doute... » (René DESCARTES, *Méditations métaphysiques*, « Méditation Troisième », in *Descartes : Œuvres Philosophiques*, éd. cit., t. II, p. 430) – et l'établissement des sciences constitue le mouvement de la Méditation suivante. Le philosophe y « découvre un chemin qui nous conduira de cette contemplation du vrai Dieu (dans lequel tous les trésors de la science et de la sagesse sont renfermés) à la connaissance des autres choses de l'Univers » (« Méditation Quatrième », *ibid.*, p. 455-456).

⁵ Voir les deux sortes de certitude, « morale » et « plus que morale », qui couronnent les *Principes de la Philosophie* ; la seconde « s'étend à toutes les choses qui peuvent être démontrées » (René DESCARTES, *Principes de la Philosophie*, in *Descartes : Œuvres Philosophiques*, éd. cit., t. III (1643-1650), p. 522-525, cit. p. 524).

apparaît la possibilité du doute comme d'un *ethos* qui épouse le fonctionnement d'un sujet, le mouvement de sa pensée, et ce quelles que soient les suites de ce mouvement, rencontrées comme recherchées. Le doute accompagne dès lors le sujet dans une situation avec laquelle celui-ci est aux prises, et qui le définit.

Revenons à la figure emblématique du doute français, souvent considérée comme son fondateur pour la modernité. Les tableaux de Descartes exhibant l'abandon des opinions forgées durant sa jeunesse sont aujourd'hui célèbres⁶. Cependant, Adrien Baillet, premier biographe de Descartes, n'a-t-il pas eu soin de les atténuer⁷ ? Au-delà de la posture, en quoi ces mises en scène de « l'enfance abusive »⁸ renvoient-elles à des situations qui accompagnent aussi, de manière efficace et durable, la formation de la pensée cartésienne ? Lorsque le jeune sieur du Perron⁹ quitte la France pour la Hollande, s'engageant comme soldat sous les bannières de Maurice de Nassau, il effectue, d'abord à l'échelle de son existence, une première plongée dans le doute ; et cette expérience est préalable à la constitution de toute méthode, de toute science. Douter, c'est alors accomplir un geste et un parcours polémiques ; c'est, au-delà de la représentation convenue des erreurs d'une jeunesse méritant correction, rejeter l'éducation qu'il vient de recevoir, et la loi apprise et subie sous la

⁶ Voir la première partie du *Discours de la méthode*, in *Descartes : Œuvres Philosophiques*, éd. cit., t. I (1618-1637), et en particulier les pages 571-573 ; voir aussi « Que la première et principale cause de nos erreurs sont les préjugés de notre enfance » (René DESCARTES, *Principes de la philosophie*, éd. cit., t. III, p. 139).

⁷ « Le cas que M. Des-Cartes a toujours fait du Collège de La Flèche n'étoit qu'un effet de l'estime qu'il avoit conçue pour ses Maîtres, et qu'il a eu soin d'accompagner d'une reconnaissance perpétuelle pour l'obligation qu'il leur avoit de ses estudes [...]. Mais s'il estoit satisfait de ses Maîtres au sortir du Collège, il ne l'étoit nullement de lui-même » (Adrien BAILLET, *La Vie de Monsieur Des-cartes*, Paris, Daniel Hortemels, 1691, p. 33-34).

⁸ Henri GOUHIER, *La Pensée métaphysique de Descartes*, Paris, Vrin, 1987 (1^{ère} éd. 1962), chap. II, p. 41 *sqq.*.

⁹ « Qui n'était pas un nom de guerre, mais celui d'une petite terre qu'il avait héritée de sa famille maternelle en Poitou » (Gustave COHEN, *Écrivains français en Hollande dans la première moitié du XVII^e siècle*, Paris, Champion, 1920, p. 373).

férule de l'école jésuite. C'est donc dans un geste de réfutation volontaire des cadres déformants de l'éducation que Descartes instaure les conditions de possibilité de ce qui sera quelques années plus tard un doute cette fois méthodique et hyperbolique. Avant d'en venir à ce dernier, dont son auteur autant que certains de ses commentateurs ont pu souligner les limites, le jeune Descartes s'offre un moment de vacillement, de la France à la Hollande, et de l'école aux champs de bataille. Du philosophe au militaire, et du savant au magicien, ce geste, générateur d'hésitations et de cassures, humaines comme philosophiques, est réitéré au point de marquer l'ensemble de sa vie, et d'accompagner les grandes étapes de la pensée cartésienne¹⁰. Aussi, le parcours du sujet qui rendit possible la définition du doute et son usage comme socle de la métaphysique et de la science modernes relève-t-il aussi d'un *ethos* qui est avant tout recherche de l'incertitude et acceptation de l'instabilité des savoirs. Ce qu'on en retiendra, c'est donc l'attitude qui accompagne ici la rencontre permanente et revendiquée du doute : une anthropologie du risque, dans laquelle le Moyen Âge, lui, pourrait bien se reconnaître.

En effet, ce risque répond au *dubitare*, hésitation accompagnée de crainte ou d'appréhension, qui caractérise les emplois médiévaux du terme¹¹. Or, cette crainte apparaît sinon comme le contraire de toute méthode, du moins comme un préalable à celle-ci, quelle qu'elle soit. À ce titre, et bien avant celle de Descartes, une figure peut sembler paradigmatique du doute comme risque perpétuellement recherché plutôt que voué à la disparition. Abélard, le moine châtré, fondateur du Paraclet,

---

¹⁰ Voir le parcours heurté tracé par Gustave Cohen, qui met entre autres en valeur le vif intérêt du philosophe pour les médecins alchimistes qu'étaient les Rose-Croix. Voir Gustave COHEN, *Écrivains français...*, *op. cit.*, et en particulier le chapitre IV, dont les pages 396-406 sont reprises dans Gustave COHEN, « Descartes et les Rose Croix », *Psyché*, 40 (février 1950), p. 165-177.

¹¹ Voir dans ce bulletin l'introduction de Servane MICHEL et Francesco MONTORSI, p. 8-21.

ne vécut-il pas dans un risque permanent, qui le conduisit à explorer les fondements de l'amour aussi bien que ceux de la logique ? C'est peut-être l'un des sens de sa correspondance avec Héloïse, si tant est que le manuscrit 1452 de la Bibliothèque Municipale de Troyes, copié par Jean de Woëvre en 1471, réunisse les lettres des deux amants les plus célèbres du Moyen Âge¹². Explorer l'amour, c'est douter à chaque instant du lien à l'autre, de ses formes, de sa durée. Après trois lettres sans réponse de « Mulier », « Vir » expose son dépit, en des formules grinçantes où le dépit laisse place au désespoir : « De die in diem magis in amore tuo ferveo, et tu frigescis »¹³, « feliciter vivere, summe gaudere, si fas est ut sine me gaudeas »¹⁴. Dans une réécriture des formes majeures de la *fin' amor*, la rhétorique progressivement mise en place par ce recueil épistolaire explore les méandres, temporels et affectifs, d'une expérience amoureuse qui ne fait jamais l'économie de l'hésitation ni d'une interrogation sur ses propres fins. « Soles a me querere dulcis anima mea quid amor sit »¹⁵ : il ne suffit pas à « Vir » de se présenter, non sans complaisance, comme le maître des choses du cœur, pour soulager sa culpabilité¹⁶, ni pour éviter une présentation de l'amour où l'éternité¹⁷ le dispute à l'image, étrange et

¹² Cf. *Lettres des deux amants attribuées à Héloïse et Abélard*, Sylvain PIRON (éd. et trad.), Paris, Gallimard, 2005. Le débat sur l'attribution des lettres est synthétisé aux pages 175-177.

¹³ *Ibid.*, lettre 42, p. 140 (« Chaque jour je brûle davantage de ton amour, tandis que toi, tu refroidis », *ibid.*, p. 63).

¹⁴ *Ibid.*, lettre 44, p. 141 (« Puisses-tu vivre dans le bonheur et te réjouir pleinement, s'il est permis que tu te réjouisses sans moi », *ibid.*, p. 63).

¹⁵ *Ibid.*, lettre 24, p. 134 (« Tu me demandes souvent, ma douce âme, ce qu'est l'amour », *ibid.*, p. 50).

¹⁶ « Ego nocens sum qui te peccare coegi », *ibid.*, lettre 59, p. 149 (« Je suis coupable, moi qui t'ai contrainte à pécher », *ibid.*, p. 78).

¹⁷ « Indivisam dilectionem incorruptam, et integram, et interminabilem vivacissimi amoris dulcetudinem », *ibid.*, lettre 85, p. 161 (« Un amour indivis, incorrompu et entier, et la douceur interminable du plus vivace amour », *ibid.*, p. 100).

morbide, d'un amant devenu mausolée : « In pectore meo immortaliter sepulta es »¹⁸.

Au cœur de ces détours, c'est de l'interprétation du langage que naît le *dubius* et que la certitude s'abolit : « Aliquanto jam tempore formosa me de fide dilectissime tui dubitasti propter quedam verba, que subita impulsus contumelia, in ipso doloris cursu dictavi »¹⁹. Aussi, après la sanglante séparation, c'est dans le *Sic et Non*, et particulièrement dans son *Prologue*, qu'Abélard manie le doute, sur un mode tantôt passionné tantôt professoral qui n'est pas sans rappeler la manière de sa correspondance avec la jeune et brillante nonne. Après le « philosophus ille omnium perspicacissimus Aristoteles », il conclut en proposant pour l'ensemble du traité le doute comme méthode perpétuelle, dans une formule qui est chiasme plutôt que progression : « Dubitando quippe ad inquisitionem venimus ; inquirendo veritatem percipimus »²⁰. Du privé au public, et du dialogue sur l'amour à la quête des fondements du langage, Abélard fait du questionnement et de l'incertitude le moteur même de son existence, socle de toute relation comme d'une pensée fondée sur la seule vraisemblance²¹. Ainsi se trouve ébauché dès le Moyen Âge un autre dessin du doute : la mise en question de tout point d'ancrage, seule susceptible de construire une œuvre qui se déploie dans le progrès d'une vie. De l'instauration d'une vérité à la quête incessante de sa valeur, ce qui est alors mis au jour, c'est le doute, comme

¹⁸ *Ibid.*, lettre 22, p. 131 (« Tu es ensevelie pour l'éternité dans mon cœur », *ibid.*, p. 46).

¹⁹ *Ibid.*, lettre 75, p. 156 (« Depuis quelque temps déjà, ma belle, tu as douté de la fidélité de ton bien-aimé en raison de certains mots que j'ai écrits, sous l'effet d'un outrage imprévu, dans le cours même de ma douleur », *ibid.*, p. 91).

²⁰ « Par le doute en effet nous en arrivons au questionnement ; par le questionnement nous percevons la vérité » (PIERRE ABÉLARD, *Sic et Non, a Critical Edition*, Blanche B. BOYER et Richard MCKEON (éd.), Chicago/Londres, The University of Chicago Press, 1976-1977, p. 103. Nous traduisons).

²¹ Voir Michael T. CLANCHY, *Abélard*, Pierre-Emmanuel DAUZAT (trad.), Paris, Flammarion, 2000 (1^{ère} éd. anglaise 1997), et en particulier le chapitre 5, « Logicien », p. 127-153.

socle d'une pensée vive, qui jamais ne renonce à l'essai de ses propres contours.

Sans frontière temporelle, et du Moyen Âge aux modernités, l'identification d'un doute anthropologique comme expérience perpétuelle du risque et de l'hésitation dépend finalement du rapport au document examiné. D'Adrien Baillet à Gustave Cohen, la présentation de la vie de Descartes varie, tout comme le point de vue sur l'attribution du recueil épistolaire à Héloïse et Abélard, ou l'évaluation du rôle du doute dans l'élaboration de la pensée de ce philosophe²². Archives fictives? C'est à nos propres méthodes et à nos propres instruments que nous sommes alors renvoyés²³. Des formes de leur exercice dépendent la quête, la mise au jour et l'appréciation du doute dans les textes médiévaux, mais aussi dans les pratiques que ces derniers sont susceptibles de suggérer.

---

²² Sur les valeurs du verbe « esse », ellipses grammaticales ou ambiguïté assumée des propositions avancées, voir Roberto PINZANI, *The Logical Grammar of Abelard*, Dordrecht/Boston/Londres, Kluwer Academic Publishers, 2003, et en particulier les pages 71-72 et 96-100.

²³ Voir Carlo Ginzburg selon qui la documentation doit pouvoir « être l'objet d'une analyse historique, rationnelle, mais non rationalisante » (Carlo GINZBURG, *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, Paris, Verdier, 2010 [1^{ère} éd. 1986], p. 10).